

À Philippe Lacroix,

Je vous adresse, Philippe, toute mon admiration pour votre volonté, votre courage d'avoir réussi, en enfer, des études qui ont fait de vous un professeur en langues germaniques.

Mais qui donc, aurait pu réaliser pareille prouesse en étant incarcéré dans un tel lieu, où vous fûtes considéré tel un « sous-être » pendant vos années de détention ?

Immergé dans la boîte de Pandore, cet univers funeste, déshumanisé, là où nul ne vous prêtait crédibilité ; vous avez, à coup de motivation et d'efforts incommensurables, persévéré jour après jour, année après année sans jamais faillir, alors qu'on vous ramenait avec mépris à vos actes du passé.

Votre parcours est exceptionnel, et m'a émue.

Pour tous ceux qui ont perdu l'espoir, Philippe, vous êtes un exemple, cette petite flamme qui alimentera, peut-être, pour d'aucuns désespérés, la volonté d'entamer une réinsertion.

Je comprends pourquoi la reine Paola se déplaça pour vous entendre discourir sur la réinsertion des prisonniers.

J'espère de tout cœur que l'étiquette, d'ancien complice de Patrick Haemers, ne fait plus partie de votre vie, qu'il n'y ait plutôt qu'un regard admiratif pour votre combat, celui d'avoir voulu, contre vents et marées, prouver que vous étiez quelqu'un de bien, d'humain et d'une grande intelligence.

C'est pour ces raisons, que je vous dédie mes écrits, en toute modestie, car je ne jouis pas de votre intelligence.

Avec tout mon respect,

Criscia

La violence provient toujours du terreau de l'injustice, de ces grandes souffrances, de ces blessures inaltérables issues de l'enfance, ou de l'adolescence.

Combattre la violence par le mépris ne guérit pas les affres de l'injustice, mais l'exalte.

CHAPITRE 1

Il était mon capitaine, celui de mon cœur, la seule étoile dans les nuits d'encre, mon unique repère dans les tempêtes ; un espoir ridicule que je croyais acquis à vie, à l'amour toujours.

Sans émoi, il décida que le bateau était devenu trop vieux, ou, plus assez beau.

Il décida que les nuits, avec moi, n'étaient plus enivrantes, étincelantes, qu'il lui fallait regarder vers d'autres étoiles, qui elles, méritaient d'être aimées, oubliant que j'avais brillé de tout mon cœur, à en mourir juste pour lui.

Hélas, le nombre des années avait terni la fidélité. Alors, aux yeux du capitaine hypnotisés par la brillance de la jeunesse, l'amour ne put plus se conjuguer avec toujours.



Recife, capitale de l'État de Pernambouc au Brésil, dans une petite villa cossue, deux hommes discutent ensemble.

— Jona ! merci d'être venu aussi vite ; j'ai un immense service à te demander, dit le résident de la villa à l'homme qu'il vient d'accueillir d'un grand sourire et d'une poignée de main.

— Pas de problème David ! Tu sais bien que si tu as besoin de moi, je suis là, répond l'invité. Au fait, pour l'affaire : Estevo, c'est réglé. Ce petit con, à peine éjecté des couilles de son père, qu'il s'imagina être un dur ! Ah, les adolescents !

— Merci pour ton rapport concis, mais je ne t'ai pas fait venir pour ça. J'espère ne pas t'avoir interrompu dans tes ébats amoureux ? T'es avec laquelle, ces derniers jours ?

— Amoureux, moi ? Tu as toujours eu beaucoup d'humour, et surtout un cœur d'artichaut !

— Juste parce que je suis en couple avec Claudia depuis plus de dix ans ? Désolé, je ne suis pas de glace comme toi. Rien n'atteint ton cœur de pierre, Ice-face.

— Bah ! le sentimentalisme, ça craint.

— Si je t'ai demandé de venir un dimanche, c'est qu'il me faut solliciter ta compétence pour une affaire des plus délicates. Cette fois-ci la situation est complexe ; je veux dire que ce n'est plus une petite enquête de routine, mais quelque chose qui me touche personnellement. Il y a un problème supplémentaire : ça se passe en Belgique.

L'invité fronce les sourcils, les traits fins de son visage harmonieux se crispent.

— En Belgique ? C'est pas la porte à côté, Dav !

Ce dernier, inquiet acquiesce en hochant la tête.

— Hélas, non ! Mais je ne peux confier cette affaire qu'à toi, Jonathan !

— Waouh ! quand tu m'appelles par mon prénom en entier ! Y aurait-il péril en la demeure si je n'accepte pas ?

— En effet, c'est presque ça !

— Bien, dit Jonathan en laissant échapper un long soupir, je suis tout ouïe ; vas-y.

— L'histoire n'est pas dangereuse, juste compliquée car, il te faudra beaucoup de doigté. Ça concerne une jeune femme. Une femme très sensible que j'ai connue...

— Mon amour..., appelle une voix féminine aux accents brésiliens. On est dimanche, viens t'occuper de moi, meu amor viens...

— Claudia, je suis occupé là ! Je ne te demande qu'une petite heure, ma chérie.

David poursuit, en baissant la voix et avec une pointe d'appréhension :

— Je souhaiterais que tu prennes des renseignements sur elle, la suivre dans la plus grande discrétion, t'en rapprocher pour en savoir un maximum sur ce qu'elle est devenue. J'ai eu quelques infos qui ne m'ont pas plu et je voudrais en avoir le cœur net !

Il ouvre une farde et la présente à son ami.

— Ici, j'ai rassemblé tous les renseignements que j'ai en ma possession la concernant : ce que tu as à savoir sur elle ; ses habitudes, etc. Tu as également, si tu acceptes, ce que j'espère vivement, je ne te le cache pas : le billet d'avion et une avance pour tes frais. Dans la petite enveloppe, tu y trouveras une carte prépayée pour ton GSM. S'il te plaît, Jona, ne me dis pas non ! Il n'y a qu'à toi que je peux demander de traiter cette affaire.

— Franchement, Dav, je pouvais m'acquitter de ces petits frais, nous sommes associés, au cas où tu l'aurais oublié. Je ne suis pas un de tes salariés.

— Ça m'apprendra à vouloir te faire plaisir !

— Juste une question, David : pourquoi n'y vas-tu pas toi-même avec Claudia, comme si c'était des vacances ? Et moi, je m'occuperais de notre agence de détective privé ! Prends des vacances, va dire bonjour à Manneken-Pis, serre-lui le p'tit zizi de ma part ; qu'en penses-tu ?

Dans un gémississement, David vide ses poumons à les asphyxier.

— Si seulement je le pouvais ! Mais...

— Mais quoi... ?

— S'il te plaît, ne me le demande pas. Je te jure, c'est une histoire beaucoup trop abracadabrantesque, pire que cet adjectif ! Crois-moi sur parole, finit-il en joignant les mains pour prier son ami.

— Sincèrement, je ne t'ai jamais vu aussi évasif pour une affaire et pire, suppliant. Soit, si c'est un cas personnel, je te dis oui. Tu devais t'en douter. Tant pis pour toi, c'est donc moi qui irai serrer le p'tit zizi, boire les fameuses trappistes, et manger des gaufres.

— N'oublie quand même pas le travail entre les trappistes et les gaufres. Un immense merci à toi, Jona ! J'avais peur que tu refuses vu l'éloignement. Concernant les trappistes, tu dois essayer la Rochefort 10 ; perso, c'est la meilleure !

— Compte sur moi, Dav, pas pour la trappiste mais pour cette affaire ! Je vais te laisser rejoindre ta sublime Claudia, et pour ma part, je vais boucler ma petite valise. J'aurai tout le temps d'étudier ton dossier dans l'avion.

— Merci, Jona, tu n'imagines pas à quel point tu me rends service !

Jonathan lui adresse un merveilleux sourire en terminant par un clin d'œil tout aussi adorable ; et, avant de quitter la villa, il lâche avec un soupçon de malice :

— De toute manière je suis payé pour visiter un pays où je n'ai jamais mis un pied ; me voilà en vacances ! Tracasse, dès que j'atterris en Belgique, je te contacte, dit-il en mimant d'une main le geste de téléphoner.

David, le cœur vicié par son passé, regarde son ami s'éloigner. Un passé dont il espérait qu'il restât silencieux à jamais.



Une semaine plus tard, Bruxelles, dans la chaleur de l'été, Cécilia se dolente en silence.

Assise dans un des sofas, presque comme une religieuse en pénitence, elle se reproche, sans répit, un je-ne-sais-quoi et, presque résignée, attendant une ordalie injuste. Cherchant, à en devenir folle, le mobile de cette vie, de cette souffrance qui la submerge, jour après jour, heure après heure ; déclinant une simple journée en mille heures. Mais, il lui eût suffi de se souvenir de ses actes pour traduire sa pénitence. Elle avait osé braquer des cœurs de voleurs ; quel délit d'amour !

Une punition divine pour un butin perdu.

Où avais-je donc fauté pour en arriver là ? À l'éclatement de notre famille que Robert désirait tant. Le problème se

trouvait, peut-être, dans la façon de m'effacer face à l'homme de ma vie, de lui offrir sans conditions, sans règlements à respecter, l'absolu : n'exister que par lui, pour lui.

Avais-je créé mon propre piège ?

Née sur-affamée d'amour, je dus m'exiler dans mon corps, ma propre chair tenant lieu de cuirasse, en mon for intérieur pour que je pusse survivre à cet enfer glacial, qu'eussent été mes dix-sept premières années de ma vie.

La première lettre, le premier lait du cœur, dès ma naissance fut, à mon insu, le mot Amour qui s'imprima, en majuscule, et s'imposa tel cet incipit A, donnant le ton, et le rythme à ma vie.

Ainsi se créa un trou abyssal en mon âme, une carence cruelle que nul enfant devrait connaître ; et pourtant je connus.

Ce manque cinglant d'amour dont j'avais souffert, dès mon plus jeune âge, m'avait conduite dans une chasse éperdue pour combler ce vide affectif, puis jetée dans la fosse aux lions. Le jeu était pipé avant de commencer. J'avais bien essayé de me battre pour, à coup d'amour, à coup d'espoir, sauver le bonheur que la destinée m'avait, à doses infimes, accordé.

La désaffection de mon compagnon à l'égard de sa famille, cette rage de détruire tout ce qu'on avait construit par amour, dans l'amour ; au nom de je ne sais quelle liberté, Robert m'instilla un mépris, un rejet total, jusqu'à m'abandonner sans aucun remords.

Puis, après l'amour, ce fut un cœur en colère...

Délaissée, le vide s'empara de mon existence.

Il y a plus d'un an qu'il nous a quittés. Il en est même arrivé à oublier les anniversaires des enfants.

Il s'est débarrassé de sa famille, à l'identique d'un vulgaire sac poubelle jeté sur un trottoir ; sans se retourner dessus, sans une once de sentiment.

Cette villa est devenue une tombe pour moi. Les murs réverbèrent toute ma douleur qui ne peut s'évader de ce lieu où, Marc avait laissé ses empreintes de vie pour me nourrir ou me condamner à une nostalgie inévitable. Quant à Robert, j'entends encore ses douces promesses de mariage, à la naissance de mon petit Marc adoré.

À la naissance de notre première fille, Émilie, trois ans après Marc ; les promesses étaient oubliées. Pour la petite dernière, Louna, notre couple vivait un ultime soubresaut avant une mort inéluctable.

Mon plus grand chagrin, vient de la réaction de mon petit Marc, qui se sent obligé d'être l'homme de la famille. Le départ précipité de Robert lui a ôté le droit à une adolescence heureuse et insouciante. Il se force d'adopter une maturité qu'il n'a pas ; il se force d'être un homme à douze ans.

Mes larmes me nettoient tous les jours le visage, me brûlent le cœur et les yeux. Je n'ai que trente-quatre ans et je me sens vide de toute joie, de tout espoir. Ma vie est réduite à l'horizon d'un condamné à mort. Oh, robert, viens me sauver, s'il te plaît, mon amour, fais-moi évader de cette prison, là où tu m'as condamnée injustement.

Tu me manques, tes caresses me manquent. Ne me laisse pas pourrir dans cette misère affective, car mon seul délit est de t'avoir aimé à la folie.

Quelle cruauté, quand je perçois via le poste de radio, les premières notes de musique, provenant de la station Classic 21, de : « Nothing compares to you » interprétée, magistralement, par Sinead O'Connor. Cette femme hurle sa peine, son cœur exprimant toute sa colère d'avoir été, elle aussi, abandonnée. C'est tellement beau et intense, qu'il me semble qu'elle eut dû subir identique détresse à la mienne.

Je sursaute, Marc vient de passer ses bras autour de mes épaules, ainsi qu'un amoureux le ferait pour surprendre en douceur sa petite amie.

— Maman, arrête de pleurer, je t'ai vue ; inutile de le cacher ! Moi, je suis là pour toi, ma petite maman chérie. C'est la chanson qui te fait pleurer ?

Au même moment, j'entends mes deux princesses se disputer à l'étage, suivi d'un bruit qui m'indique qu'une des deux dévale les marches beaucoup trop vite. Je me redresse, me rue vers la cage d'escalier pour stopper la cascadeuse en herbe.

D'un air furibond, je l'attends, bien décidée de gronder Émilie en lui rappelant qu'elle s'est déjà méchamment plantée, dans sa façon de descendre en survolant les marches.

Déjà très intelligente pour ses sept ans, elle anticipe mes reproches, et équipée de son adorable petit minois se jette à mon cou.

— Ma petite maman, je t'aime plus que tout, plus que ma sœur qui est un véritable bébé. Je te jure, c'est dur de supporter les caprices d'une petite fille comme ça... je ne te dis pas, pfft ! Heureusement que moi, je suis grande !

— Ma chérie, tu arrives à me faire rire ! Mais, F A I S A T T E N T I O N dans la cage d'escalier, compris ?

— Oui maman, c'est promis !

Je soupire :

— Tu me dis toujours oui, mais, tu n'en fais qu'à ta tête !
Et quel est le motif de cette dispute avec ta petite sœur ?

Émilie soulève, de dépit, ses petites épaules et m'avoue :

— Ben vois-tu maman, bébé Louna, voulait me prendre ma belle robe...

Une petite voix s'interpose :

— Je ne suis pas un bébé, je suis plus que quatre ans..., voilà, na !

Émilie lève les yeux au ciel, exaspérée.

— Louna ! franchement on ne dit pas : je suis plus que quatre ans, mais, j'ai quatre ans ! Tu vois que tu es encore un bébé !

— Eh ben nooon ! je suis plus un bébé, puisque je sais marcher, je vais bientôt aller à l'école et les bébés, ils vivent dans leur landau, na !

— Oh la la ! les filles, que des problèmes, déclare mon petit homme d'un air blasé.

J'ouvre les bras tout grands pour enserrer mes trois amours tout contre moi. Sans eux, je serais devenue folle ou j'aurais mis fin à mes jours. Ils sont ma seule force, celle qui ne me permet pas de sombrer dans un tel état psychique, jusqu'à l'enfouissement total de ma conscience. Mes enfants, mes amours m'offrent le courage, la stabilité mentale pour que je puisse continuer jour après jour à naviguer dans cette tempête qu'est ma vie.

— Mes anges, je vous aime tellement. Sans vous, je serais la femme la plus malheureuse au monde.

Louna se dresse sur la pointe des pieds, me gratifie d'un gros câlin en me suppliant :

— Maman chérie, je veux manger une bonne crème glacée chez le magasin qui en fait des bonnes comme j'en avais mangés..., maman chérie s'il te plaît, je veux...

Furieuse, Émilie, rabroue sa petite sœur :

— C'est moi qui en ai parlé avant toi ! Tu copies tout ce que je fais, tout ce que je dis !

— OK, les filles, il est vrai qu'il fait si beau aujourd'hui... pourquoi pas ? Tu parles du glacier « Il Gelato » en plein milieu du Bois de la Cambre ? C'est bien ça ?

— Oui maman, me répondent-ils en chœur.

— Parfait, il est 13 h. Allez vous changer, sans vous disputer. Moi, je vais essayer de me faire une beauté, pour être un peu plus présentable !

Marc pose délicatement une main sur mon bras et d'une voix emplie d'amour :

— Maman, tu es la plus belle maman au monde, papa est un méchant, je ne l'aimerai plus jamais.

— Ne dis pas ça, mon cœur, c'est toujours ton papa.

Les larmes lui montent aux yeux, la colère prend le dessus et il me crie :

— NON, plus jamais je ne l'aimerai, JAMAIS MAMAN ! Il nous a abandonnés.

— Calme-toi, mon petit Marc, on en parle plus, d'accord ? Marc... ?

— Oui, maman, mais c'est plus mon père, et, il ne te mérite pas !

— On n'en parle plus, mon ange, d'accord ?
— Dacodac maman, dit-il se haussant d'un air de petit mec.
— Merci mon cœur. Que ferais-je donc sans toi ? Tu es le seul petit homme de ma vie.
— Je sais maman ! Et c'est très bien ainsi car, moi je ne te ferai jamais souffrir !

Il monte dans sa chambre tandis que je reste sur les paroles qu'il vient de me dire. Celles qui traduisent toute la souffrance d'un enfant qui pleure un père absent. Si je pouvais changer la donne ; mais, qu'aurais-je donc pu faire autrement ?

Je me souviens encore de la fougue de Robert, difficilement réprimée, après la naissance de mon petit Marc. Le gynéco avait prévenu qu'il était préférable d'attendre deux mois pour reprendre des rapports sexuels, surtout connaissant l'appétit insatiable de celui qui aurait dû être mon mari mais, qui ne tint en aucune façon ses promesses.

À cette époque, il avait été un véritable gentleman, attentionné, toujours présent pour me prouver qu'il n'y avait que moi dans sa vie, et, que surtout, je ne devais pas précipiter les choses pour le contenter ; il attendrait sans compter ni les jours ni les mois.

C'est moi, qui fut la première à le désirer. Pourquoi m'en souvenir comme si c'était hier ? Assurément parce qu'il y a plus d'un an que je n'ai plus fait l'amour.

Cette nuit-là, je me lovai contre son dos, ma main glissa doucement vers son bas-ventre où son sexe me narguait d'une érection insolente. Il se retourna, me laissa décider de ce que je voulais, ou de ce que j'étais prête à faire.

J'étais si affamée, si mouillée, qu'il me le fallait en moi. Je ne devrais plus y penser... Mais, quel bonheur de revivre la sensation d'être pénétrée par celui que l'on aime, sentir ce merveilleux piston dur et chaud glisser lentement entre les jambes ; disparaître en moi puis, ressortir pour s'enfoncer plus loin... Ce fut une nuit torride ; une nuit que je voudrais tellement revivre. Je me souviens également de sa jouissance, accompagnée de grognements rauques, d'un plaisir qu'il espérait depuis de longues semaines. Sa patience fut enfin récompensée en lui offrant tous les phantasmes qu'il désirait.

À la naissance d'Émilie, il y eut quelques complications ; rien de grave, mais il nous avait fallu attendre plus de trois mois. J'avais perçu un certain agacement de sa part, malgré qu'il le niât, le fait qu'il passait plus de temps à la boîte me prouvait que mes ressentis étaient totalement fondés. Lorsque nous reprîmes notre vie sexuelle, le changement fut manifeste.

Je ne voulais plus tomber enceinte, à la suite de ce changement, et, aux problèmes qui auraient pu s'aggraver davantage lors d'une troisième grossesse.

L'amour de Robert me glissait entre les doigts. Quand bien même il était avec moi, il était lointain, plongé dans des pensées où je n'avais pas, je n'avais plus ma place !

Insaisissable, indiscernable, eut-il été durant des années. J'étais une étrangère dans sa vie. Il me parlait sans me regarder, sans écouter ou attendre une réponse. Puis, pour une raison que j'ignore toujours, un soir, il est revenu très tôt, m'enlaça tendrement en m'avouant qu'il voulait me faire un enfant.

C'était quoi, ce cinéma ? Pour sûr un mauvais scénario ! Je n'existais plus, il ne regardait que sa petite fille, notre petite Émilie ; mais Marc et moi, nous n'existions plus. Pourquoi soudainement, Monsieur voulait-il un troisième enfant ? Jamais je n'ai eu réponse.

J'avais presque envie d'en découdre avec lui. Je voulais savoir pourquoi ce revirement. Ses réponses furent des excuses déplorables sans conviction, sans cohérence. En fait, il fuyait le dialogue. Il ne voulait qu'une chose : obtenir cet enfant !

J'avais mis des mois, avant de me décider. J'avais pris conseil auprès du gynéco, qui m'avait fait passer certains examens, et, expliqué ce qui éventuellement pouvait m'arriver.

Il y avait des risques que l'accouchement se fasse par césarienne. Cette perspective, ne semblait pas émouvoir Robert ; que du contraire, il trouvait ça rassurant !

— Oh, ce sera mieux pour toi Cécilia ; tu souffriras moins ! avait-il conclu.

— Forcément ! avais-je rétorqué sèchement. Ce n'est pas toi qui seras ouvert, voire déchiré dans ta chair comme une enveloppe !

Mon petit surnom « ma puce », qu'il m'avait attribué au début de notre relation, avait disparu de concert avec ses sentiments. Malgré ce fait, qui me chagrinait secrètement, il exigeait que je dise oui à toutes ses folies ; même si je me devinais trompée.

La difficulté qui fut mienne, dans cette décision à prendre, résidait dans le peu de confiance qu'il me restait en Robert. Fourbe comme un serpent qui ondule en silence

jusqu'à sa victime, il avait fini, avec ses doux mensonges, ses faux « je t'aime », saucés de sempiternelles promesses dignes des plus grands orateurs politiques, à me faire croire à l'impossible. Des miracles, que seul un enfant espère à Noël : je vais recevoir tous les jouets du monde ; et pour les adultes : on ne recevra plus jamais de factures, ou : il n'y aura plus de guerres dans le monde ! Hélas, on ne décore pas un arbre de Noël de bulles de savon.

Ses serments de Pinocchio étaient à la hauteur de ces allégations mensongères !

Puis un jour, stupidement, fatiguée de répondre non, de batailler pour ; j'avais dit oui. Oui pour avoir la paix !

Pourquoi n'ai-je donc pas voulu voir la vérité, en fatalité qui s'abattait sur feu notre amour ? Peut-être que j'espérais un changement radical, et un utopique miracle de la résurrection de notre amour. Celui qu'il eut pour moi dans le passé.

Cet espoir était à l'instar d'une étoile, d'une de ces vies célestes, qui étant morte, continue à briller avec ferveur et beauté, laissant en héritage une trace de son existence dans le noir profond des ténèbres, en inondant nos yeux. Il n'y avait pas qu'un « petit prince » qui fut aspiré par la pureté d'un univers étoilé, une petite princesse aussi, au cœur d'enfance, nourrissant toujours l'espoir d'avoir un véritable ami dans sa vie.

Par croyance, je réfutai fermement que la clarté de cette étoile, issue d'un passé lointain, était la représentation d'une vie qui s'éteint. Et pourtant, les diamants des ténèbres offrent une mort lumineuse.

Avec apaisement, j'appris que ce n'était guère une généralité, mais en grande partie, une légende largement répandue. La plupart des étoiles sont encore en vie et le Soleil en est la plus belle preuve, car sa lumière met huit minutes à nous atteindre. Désespérément, je voulus croire en cette étoile vivante, telle une allégorie de notre amour. Ce bébé, cet espoir, cette lumière dans ce trou noir prit à mes yeux l'emblème de la vie.

L'étoile dut faire un infarctus ! Robert avait parasité mon corps pour procréer ; et en cadeau m'offrit le linceul de notre amour. Fourvoyée au plus profond de mon cœur ; assurément, cette maudite étoile d'une lumière cadavérique ne put sauver notre couple, ni le rallumer.

La seule lumière se présenta sous la forme de ma petite Louna, que Robert voulu nommer et écrire en ces lettres. Son dernier caprice !

Soudain, la sonnerie tonitruante du très vieux téléphone (avec fil), me fait sursauter et m'extirpe brutalement de mes souvenirs. Qui pourrait donc me téléphoner via ce numéro ultra privé ?

Je panique.

— Dis-je d'une voix hésitante.

— Oh, Dieu merci tu es là, Cécilia ! me répond une voix en pleurs.

— Patricia... ? Mais, que se passe-t-il ?

— Je suis désolée de te déranger un samedi mais..., mais, Robert est passé en vitesse pour vider le tiroir-caisse de la boîte, il ne m'a même pas laissé un fond de caisse. Et,

comme je lui en faisais la remarque, il m'a giflée... Jamais, il ne m'avait traitée ainsi, auparavant !

— Oh non, je n'y crois pas ! Patricia, je suis atterrée de t'entendre mais, je ne l'ai plus vu depuis plus d'un an. Il nous a totalement dégagés de sa vie ! Hélas, je ne peux rien faire pour toi. Dis-moi, avec quelle sorte de fille est-il donc pour être devenu si violent ?

— Désolée de l'apprendre, je ne savais pas que tu ne le voyais plus du tout. J'espérais pour toi et les enfants, qu'il restait en contact, malgré sa relation avec cette droguée. C'est une épave qui l'entraîne dans une consommation de drogues de plus en plus dures.

— Alors là, il est foutu ! Ne reste pas au Blue Night, quitte ce boulot. De mon côté, pour essayer de le sauver, je contacterai l'inspecteur principal Angelo, lundi. C'est tout ce que je peux faire. Mais ne reste pas là à recevoir des coups d'un drogué. Je dois vraiment te laisser maintenant, je ne veux pas que les enfants entendent ça. Surtout, Patricia, fais attention à toi.

— Merci... Si seulement Marc était toujours en vie...

— Pitié Patricia, ne m'en parle pas ! Je ne peux plus te parler, les enfants descendent.

— Je te comprends, il vaut mieux qu'ils n'en sachent rien. Tiens-moi au courant avec Angelo.

— Compte sur moi !

Je m'effondre dans le fauteuil qui se trouve près du téléphone, le visage caché entre mes mains, et, ces putains de larmes qui reviennent me délayer les yeux.

— Maman, c'est encore papa qui te fait pleurer ?

— Oh mon petit Marc adoré, c'est juste Patricia qui a eu des problèmes avec ton père, rien de grave. Bon, je vais vite changer de tenue, et cap sur une délicieuse glace.

— Si t'as pas envie, maman tu sais, on peut rester ici ?

— Il est hors de question, mon ange, que l'on change notre après-midi pour si peu ! Je n'en ai pas pour longtemps, de toute manière si je te plais sans me remaquiller, c'est parfait pour moi. Plaire juste à toi, mon petit homme, est ma priorité.

— Maman tu es la plus belle, et je t'aimerai toute ma vie.

— Oh, toi je te crois ! Tu t'occupes des filles, j'arrive dans cinq minutes.

J'abandonne cette petite tête blonde qui m'offre son adorable sourire largement hérité de son véritable père, ainsi que ses merveilleuses fossettes et ses yeux plus bleus que l'eau qui s'échoue sur les plages de Bora Bora. Il a tout de lui, de cet amour qui me fut arraché sans anesthésie.